

SEVILLE INTERNATIONAL, LIGNE 7 & METAFILMS
présentent

MARTIN DUBREUIL
REDA KATEB
SOKO
ET
ROMAIN DURIS

le déserteur

UN FILM DE
MAXIME GIROUX



«Un film d'une beauté
qui n'est pas de ce monde.»

LE 28 AOÛT 2019

Seville International, Ligne 7 & Metafilms présentent

le déserteur

UN FILM DE
MAXIME GIROUX

SORTIE LE 28 AOÛT 2019

1h34 - CANADA – 2018 – 1,37 – 5.1

Distribution & Programmation

LIGNE 7

Timothée DONAY

06 79 36 23 29

timothee@ligne7.fr

Relations Presse

CINÉ-SUD PROMOTION

Claire VIROULAUD & Mathilde CELLIER

01 44 54 54 77

claire@cinesudpromotion.com

Matériel numérique et bande annonce

www.ligne7.fr



synopsis

5

Quelque part dans le monde, une guerre fait rage. Terrifié à l'idée d'être mobilisé, Philippe a fui Montréal pour se réfugier dans un Ouest américain aussi sauvage qu'hypnotisant. Il vit tant bien que mal de concours d'imitation de Charlie Chaplin. Mais la cruauté de l'humanité ne se limite pas aux champs de bataille, et Philippe ne va pas tarder à découvrir la face obscure du rêve américain.

entretien

avec

Maxime Giroux réalisateur
Simon Beaulieu et **Alexandre Laferrière**, scénaristes

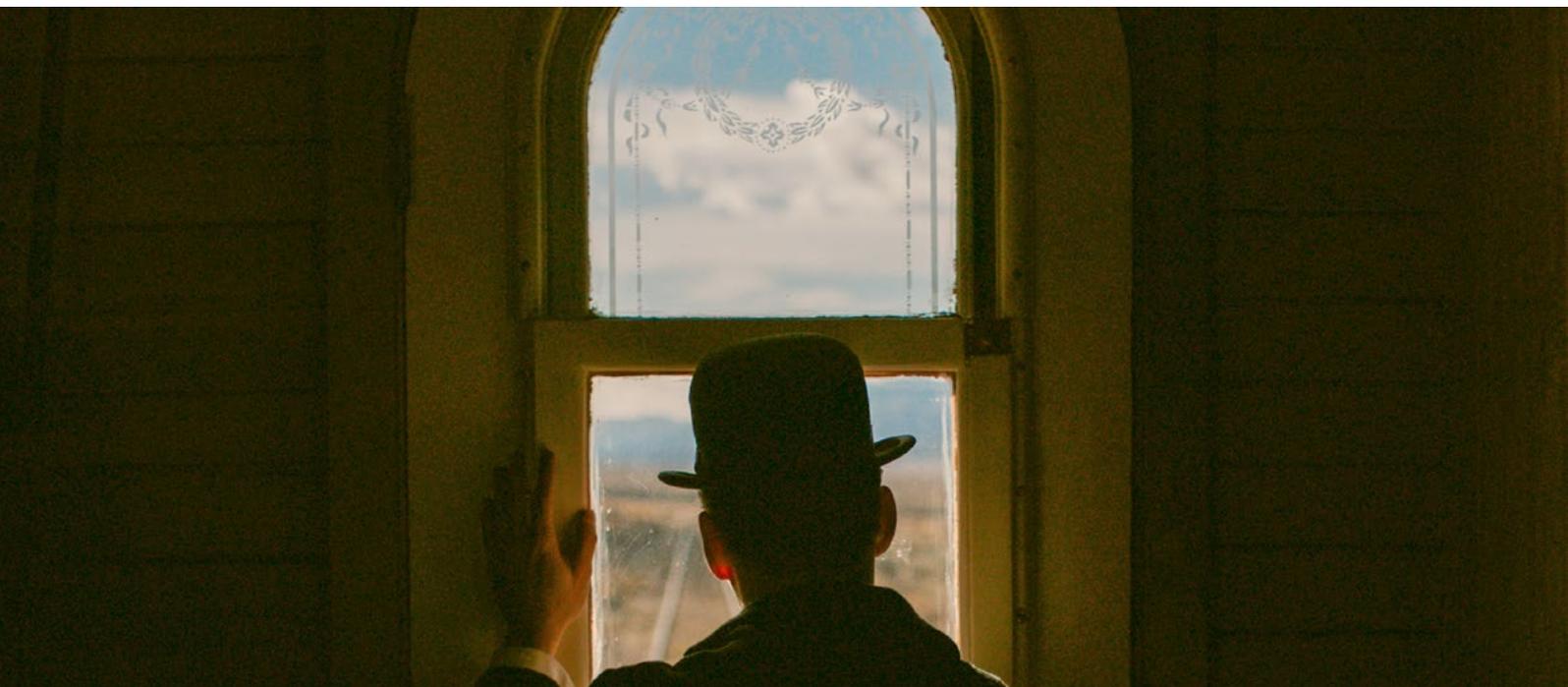
Simon, l'idée originale du *Déserteur* vient de vous. Qu'est-ce qui vous a motivé à proposer votre projet à Maxime et Alexandre en particulier ?

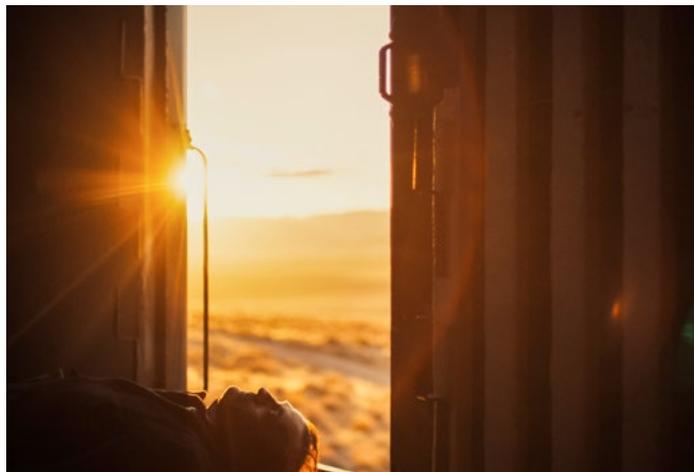
Simon : J'avais eu cette vision, comme dans un flash, d'un personnage de Charlie Chaplin qui déambulerait dans une espèce d'Amérique désertée. J'ai envoyé deux-trois pages à Maxime, que je connaissais depuis quelques années. Il m'a répondu que l'idée était passionnante mais qu'en l'état, ça lui paraissait trop ambitieux pour le Québec.

Alexandre : On nous avait refusé le financement d'un autre film. Mais nous ressentions l'envie, le besoin même, de tourner quelque chose. Maxime m'a demandé ce que je pensais de l'idée de Simon... qui ne m'a pas semblée évidente sur le moment ! C'était un challenge. Mais on s'est lancés.

Maxime : Grâce au succès de *Felix & Meira*, on pensait qu'on aurait une plus grande facilité à financer nos projets. Ça n'a pas du tout été le cas ! Mais on avait ce désir ardent de faire un film. L'impulsion créative était là. On n'a donc pas hésité très longtemps. Nous étions tous d'accord qu'il fallait l'écrire sans tarder, pour pouvoir le tourner et le sortir rapidement. On ne voulait pas rentrer dans un financement classique qui prendrait des années. Le budget est faible ? Tant pis : faisons-le quand même ! Le film s'est fait dans cette énergie un peu adolescente, un peu punk, au son du « do it yourself ».

4





Le scénario a été écrit à six mains. Maxime, vous aviez déjà travaillé avec Alexandre Laferrière sur *Jo pour Jonathan* et *Felix & Meira*. Simon, vous venez plutôt du documentaire. Comment s'est déroulée votre collaboration ?

Simon : Je me suis toujours intéressé au cinéma au sens large, fiction comprise. Mais le fait d'être documentariste m'a beaucoup nourri. Pendant qu'on écrivait le film, je travaillais en parallèle sur un documentaire expérimental qui n'est pas encore sorti. Je faisais beaucoup de recherches sur l'histoire du capitalisme. Je parcourais les théories de Freud, de Marcuse, de Nietzsche. Ces recherches ont forcément inspiré l'univers intellectuel du film.

Alexandre : Quand Simon nous a proposé le sujet, on a trouvé naturel de l'écrire tous ensemble. Beaucoup de choses ont changé en cours de route, ce que Simon avait écrit aurait coûté beaucoup trop cher et on savait que le budget serait limité. Une grosse partie du travail a été d'ajuster le scénario pour le rendre réalisable. L'histoire a beaucoup bougé, mais l'essence est restée.

Maxime, vous décrivez *Le Déserteur* comme votre film le plus intime. C'est aussi sûrement le plus étrange, le plus incongru, ainsi que le plus violent. En quoi est-il plus proche de vous que les précédents ?

Maxime : Il y a beaucoup de moi dans chacun de ces personnages. Je m'identifie totalement à Philippe, ce Québécois qui déserte sa nation pour partir aux États-Unis, où il se cherche, où il se perd. Les États-Unis peuvent être violents. Dans ma carrière de cinéaste, j'ai souvent eu l'impression qu'on m'enfonçait dans la boue... Et dans le même temps, je tourne des publicités pour gagner ma vie. Le vendeur de cigarettes désabusé, c'est un peu moi aussi. Je suis ce diable, celui en haut de la pyramide, qui essaye de charmer les gens par ses belles images. Je m'identifie à Philippe, mais je suis aussi de l'autre côté. Et je pense que je suis encore dans une période artistique où je me sens parfois un peu perdu dans le désert...

Le *Déserteur* s'ouvre sur une déclaration très optimiste : « on veut tous aider les autres, l'être humain est comme ça : on veut se faire du bien, pas se faire du mal, dans ce monde y a de la place pour tout le monde ». Le film prend la forme d'un démenti d'une heure et demie. Comment vous est venue cette ouverture ?

Maxime : Cette phrase est plus qu'optimiste, je dirais qu'elle est idéaliste ! Le film porte sur l'hypothèse que peut-être, l'humain est violent malgré tout. Malgré cette sophistication qu'il a acquise avec le temps, il garde ce besoin viscéral de pouvoir.

Alexandre : La citation vient d'un monologue de Chaplin dans *Le Dictateur*. C'est un vieux discours que l'humain n'écoute toujours pas. L'éternel recommencement est un des thèmes principaux du film : l'homme n'a toujours pas compris, il continue de faire les mêmes erreurs. Même aujourd'hui, en 2019. Le discours a 80 ans et rien n'a changé.

Maxime : Chaplin était un symbole positif de l'Amérique, il s'est battu contre le nazisme, contre les oppressions, contre le fascisme de manière élargie. Et ce symbole-là se retrouve malmené. La citation est un idéal qu'on a perdu de vue. On est tous très conscients qu'être bon et aider les autres est le but de l'humain parfait. Mais plus le temps passe, plus il devient difficile à atteindre. Il y a des forces obscures qui jouent contre nous.

Le parcours du personnage principal, Philippe, se veut hautement initiatique. Il incarne cette lutte d'une Amérique lumineuse contre son double sombre. Et c'est toute la problématique du film: comment un pauvre individu, personnifiant ce Chaplin justement, arrivera-t-il à survivre au cœur d'un pays dont la folie gagne du terrain ? Il ne s'agit pas de faire un constat simple empreint d'un anti-américanisme primaire, mais plutôt de mettre face à face les deux côtés de l'Amérique dans un personnage-symbole dont le combat est celui pour la vie.



Cette dichotomie au sein de votre film fait écho à celle de l'homme : la philosophie contre la bestialité. Comme si l'humanité avait constamment en elle ces deux facettes, celle des belles idées et son animalité primale.

Simon : Dès qu'il y a du pouvoir et des jeux de pouvoir, l'animalité ressort. Je dirais que la différence, aujourd'hui, c'est que le capitalisme structure et hiérarchise cette violence dans un système total qui mène les gens à s'oppresser les uns les autres. Dans le film, contrairement à ce que les gens peuvent penser, il y a un système. Tout le monde travaille un peu pour tout le monde, on ne sait pas vraiment qui est en haut, qui décide. Comme dans la société dans laquelle on vit : qui décide du système économique, qui décide du système capitaliste ? C'est personne, c'est la main invisible.

Lorsque Philippe se grime en Chaplin, il endosse le costume du plus célèbre vagabond du cinéma américain, alors qu'il en est un lui-même. Sur quoi a pesé le choix de cette icône précisément ?

Simon : Le rêve américain a deux facettes, une positive et une autre plus sombre. Chaplin représente le côté positif. Une époque où le rêve américain était porteur d'espoir. Aujourd'hui, ce rêve américain s'étouffe lui-même dans ses contradictions et ses violences inhérentes. Chaplin incarnait ce côté lumineux et c'est pour ça qu'il se fait autant malmener. Comme si la part obscure de l'Amérique attaquait son côté lumineux.

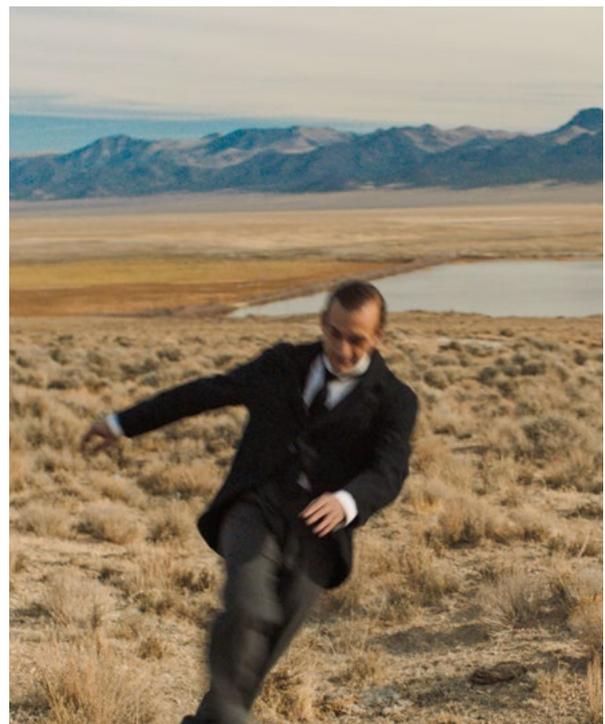
Maxime : D'un point de vue cinématographique, Chaplin était une icône d'Hollywood, et c'est le cinéma américain qui a fait l'Amérique. C'était un outil de propagande. Par extension, Chaplin lui-même était un outil de propagande du système capitaliste américain à travers le cinéma, comme Marilyn Monroe a pu l'être des décennies plus tard. Lui ne voulait pas du tout ça évidemment. Il avait ses valeurs humanistes. Et quand l'outil n'a plus été fréquentable, ils l'ont jeté à la poubelle comme n'importe quel objet de consommation inutilisable. C'est ça aussi, le capitalisme.

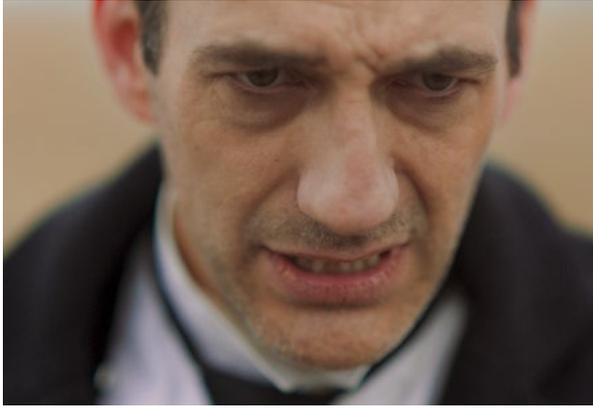
Philippe est un personnage finalement très immobile. Il agit peu par lui-même, mais d'avantage en réaction à ce qui lui arrive. Comment écrit-on un personnage passif? N'est-ce pas difficile de trouver le juste équilibre ?

Simon : Philippe est aussi passif que pouvait l'être Chaplin lui-même à son époque. Son personnage, Charlot, répondait à ce qui lui arrivait plus qu'il n'agissait véritablement.

Maxime : Cet immobilisme représente la situation de l'être humain de nos jours. Il subit, il est prisonnier et ne peut rien faire d'autre que subir.

Simon : Je pense que dans un film, on peut se permettre d'avoir un personnage plus passif, mais il faut contrebalancer avec d'autres éléments pour toucher et intéresser le spectateur. C'est probablement pour ça que tous nos personnages secondaires sont plus grands que nature. Et s'ils sont à la limite de la caricature, c'est parce qu'ils vivent dans un monde caricatural, le monde flamboyant et coloré de l'Amérique. À certains moments, nos personnages me faisaient d'ailleurs penser à ceux des frères Coen ou même de Tarantino, qui parlent eux aussi beaucoup de l'Amérique, voire de la grossièreté de l'Amérique.





Le film laisse planer beaucoup de doute quant à ses repères spatiaux-temporels. On reconnaît l'imaginaire ouest-américain, mais on n'a jamais de vraie indication de lieu. On ne sait pas non plus à quelle époque on est. C'était important pour vous de rester vagues sur ces points-là ?

Alexandre : À l'origine, l'histoire de Simon était ancrée dans la Première Guerre mondiale. Mais rapidement, on s'est dit qu'on ne pouvait pas se permettre d'être trop précis, parce qu'on n'avait pas assez d'argent. On a essayé de transformer cette contrainte en qualité, et qu'on pourrait ainsi jouer avec toutes les époques. Entre nous, on l'appelait La Grande Guerre parce qu'on ne voulait pas se fixer sur un conflit précis. Ce qui comptait, c'était le symbole. Même si les choix esthétiques évoquent une période passée, le film parle d'aujourd'hui. Je crois que la contrainte a finalement aidé notre propos.

Maxime : On aimait aussi cette superposition de thèmes de guerres, économique, humaine, qui en font comme une guerre mondiale totale. Ça place le film dans un espace imaginaire.

Géographiquement, Philippe fait le trajet inverse du mythe de la frontière. Au lieu de suivre les pionniers (« GO WEST, YOUNG MAN »), il part plutôt vers l'est, en direction de Détroit pour être précis.

Maxime : Le lien n'était pas conscient, mais il laisse songer que le rêve américain, celui de la conquête de l'ouest, n'a pas fonctionné. Les villages où on a tourné sont des villages fantômes parce que leurs habitants les ont quittés du jour au lendemain, quand il n'y avait

plus rien à en tirer. Philippe fait effectivement le trajet inverse du rêve américain. Ça correspond aussi à l'idée du Québécois en fuite. Il n'est pas dans la conquête, il veut s'évader de ce monde-là. On peut d'ailleurs le voir comme une autre modalité de la guerre, celle du « self-made-man », l'homme qui s'est construit en écrasant les autres. Il part comme il s'en irait d'Hollywood pour revenir chez lui. Et il représente une question qu'on se pose forcément un jour en tant que cinéaste d'Amérique du Nord : « aurais-je vraiment envie d'aller tourner des films à Hollywood ? ».

À plusieurs reprises, vos personnages citent des passages de la Bible. Le vendeur de cigarettes fait beaucoup penser au Diable qui tente Jésus dans le désert. En quoi la Bible vous a-t-elle influencée dans la construction de l'intrigue ?

Simon : Le film est un chemin de croix. Je vois Philippe comme une figure christique et les personnages qu'il rencontre comme des prophètes qui essaient de lui vendre des facettes de l'Amérique. Des facettes un peu tordues, un peu violentes. On trouvait intéressant que chacun de ces personnages dise une phrase de la Bible, ça soulignait l'aspect mythologique du film, et la Bible est une des grandes mythologies sur lesquelles s'est fondé l'Occident.

Maxime : Sans la Bible, l'Amérique serait très différente de ce qu'elle est aujourd'hui !

Le discours sur la guerre - qu'on entend dans la voiture - a un côté très dictatorial, très "Trump" dans la manière de parler. À quel point souhaitiez-vous tisser un lien avec l'Amérique actuelle ?

Alexandre : Le discours en question a été prononcé par George Smith Patton, un chef d'armée américain qui s'est battu contre les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale.

Maxime : Il a été repris dans un film de 1970, Patton. George C. Scott a d'ailleurs gagné un Oscar pour son rôle. À la base, nous voulions reprendre le discours du film. C'est stupéfiant comme la voix de Scott sonne comme celle de Trump en effet. Il a les mêmes intonations, la même cadence. On a finalement dû refaire le son pour des raisons techniques. Mais on a



volontairement décidé d'imiter la voix du comédien, et non celle de Patton lui-même, justement parce qu'elle ressemblait à la voix de Trump. C'était notre manière de jouer avec le cinéma, mais aussi avec notre réalité. Ça nous dit que le passé n'est pas si éloigné de notre présent, et peut-être de notre avenir.

Lors d'un moment de grâce du film, une radio diffuse « Everybody Hurts », une chanson ouvertement anti-suicide de R.E.M. Comment vous êtes-vous décidés sur ce choix musical, clairement anachronique ?

Maxime : Nous avons pensé la musique comme un moment d'humanité. De tous les domaines artistiques, c'est celui qui est le plus facile à connecter avec l'être humain parce que c'est un art émotif, sensoriel. Utiliser de la musique était un bon moyen de reconforter non seulement le spectateur, mais aussi le personnage. Le choix d'une musique anachronique permettait également de dire aux spectateurs qu'ils ne regardent pas le film auquel ils s'attendent. Que ce n'est pas juste un film sur une guerre mondiale, que c'est plus complexe que ça. Et qu'ils vont être déstabilisés ! « Everybody Hurts » est effectivement une chanson qui porte sur le suicide, sur le désespoir qu'on peut ressentir lorsqu'on pense être au fond du gouffre. Le choix de cette chanson s'est fait pour toutes ces raisons-là. Et surtout, tout le monde la connaît ! Tous ceux qui ont connu les années 1990 en tout cas. Il y avait quelque chose de très amusant à l'utiliser à cet endroit-là. On est au cinéma, on peut se permettre de faire ce qu'on veut ! C'est notre manière de dire aux spectateurs qu'ils peuvent se laisser aller, qu'ils n'ont pas besoin d'être dans le rationnel.

Un mot sur Sara Mishara, votre directrice de la photographie. Si *Le Déserteur* fonctionne aussi bien, c'est en partie parce qu'elle a réussi à capter des images des États-Unis magnifiques, avec des couleurs éclatantes. La fascination de l'Amérique au sein de votre film passe beaucoup par ces images.

Maxime : Je travaille depuis vingt ans avec Sara. Avant le tournage, elle nous a montré de vieilles cartes postales des années 50 à 70 sur lesquelles les couleurs étaient très saturées. Elle nous a aussi présenté des peintures de clair-obscur, d'éclairages à la chandelle, qui l'ont beaucoup inspirée pour les scènes plus sombres avec Sarah Gadon et Soko. Ça a été ses deux grandes sources d'inspiration. Ensuite, nous avons discuté de ces plans qu'on aimerait composer. Nous voulions des plans à la Hitchcock, mais en couleurs. Nous avons réfléchi à une manière de filmer des paysages de westerns sans que ça ressemble trop à ceux qu'on voyait à l'époque classique hollywoodienne,

parce que ça ne collerait pas à la nôtre. Ce que nous voulions vraiment, c'était filmer une Amérique qui existe encore. Tout ce qu'on voit dans le film, hormis les sous-sols, existe vraiment. Il a simplement fallu beaucoup de repérage pour trouver les bons lieux. Aucun n'a été altéré. Ce sont des vestiges d'une Amérique qui a été prospère, puis abandonnée. Le village sous la neige existe tel quel. Le bar que l'on voit à la fin a servi de décor à John Huston pour *Les Désaxés*, le dernier film de Marilyn Monroe. Il y a plein de petites références ici et là que personne ne voit, mais qui nous amusent beaucoup. Le grand talent de Sara a été de merveilleusement bien les filmer !

Le vendeur de cigarettes a un regard désabusé sur la société et sur sa propre activité, qui représente un lobby toxique, celui du tabac. Faire de l'argent en vendant un truc intrinsèquement pourri. Il y a un grand cynisme dans cette industrie.

Alexandre : Le vendeur est le symbole du capitalisme au sens large. Le capitalisme est en Chine, il est en Europe, au Canada, également. L'Amérique s'est propagée.

Maxime : Ce que prône le vendeur de cigarettes, surtout, c'est la pacification par le commerce. C'est-à-dire que l'économie va pacifier les violences des gens, les structurer. C'est le stade qui suit la violence physique : c'est la violence d'un système organisé qui n'a plus besoin d'être physique parce que les gens ont été apaisés par la consommation. Et, comme les cigarettes le montrent, un certain empoisonnement.

Simon : Un philosophe disait : « C'est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ». On est un peu là-dedans.

Quelques mots sur vos comédiens. Martin Dubreuil était plus habitué à des rôles de méchants ou de criminels. Vous l'aviez déjà sorti de ce registre avec *Felix & Meira*. Pourquoi avoir refait appel à lui pour *Philippe* ?

Maxime : Martin est un ami très proche d'Alexandre et moi. Je n'aurais pas pu faire le film sans lui. Je n'imaginai pas un seul autre comédien qui aurait pu aussi bien s'emparer du rôle. Il a réussi à évoquer les personnages du cinéma muet, à travers sa silhouette, sa façon de bouger. C'est aussi quelqu'un qui est capable de subir et d'endurer beaucoup de difficultés physiques sur un plateau de tournage. Je savais que le film serait difficile à tourner pour un comédien. Pour toutes ces raisons, Martin était le seul que je pouvais envisager. Le film n'aurait pas eu la même puissance sans lui.





Pourquoi être allé chercher Romain Duris, Reda Kateb et Soko pour ces rôles ?

Maxime : Ils sont tous liés à certains de nos amis. Notamment notre productrice, Nancy Grant. Une fois que Reda avait embarqué dans le film, ça a été plus facile de convaincre les autres. On a approché Romain pour faire le méchant, chose qu'il a rarement faite aussi frontalement. Je crois que le cinéma français ne lui propose pas de rôle dans ce registre, et ça l'excitait de plonger dans ce personnage. Il a eu trois jours de tournage, c'était assez rapide. Je sais qu'il s'est beaucoup amusé. Quant à Soko, c'est aussi une amie d'amis. Elle a un peu hésité quand on lui a proposé le film. Le scénario la mentionnait comme étant « un chien », il a fallu prendre le temps de lui expliquer ce que ça signifiait. Son rôle était probablement le plus hostile de prime abord, elle devait accepter ce personnage qui se fait véritablement violenter.





Sarah Gadon campe un personnage vénéneux. Sa relation avec le personnage de Soko est incroyablement noire.

Maxime : Et en même temps on a envie de tomber dans ses bras, mais on sait qu'elle est toxique alors on ne le fait pas. On l'a pensée comme une femme fatale, à l'image de celles qu'on pouvait trouver chez Hitchcock. Belle et dangereuse. Ça faisait un moment qu'on voulait tourner ensemble, Sarah et moi. J'ai rapidement pensé à elle pour ce rôle, je le lui ai proposé lors d'un voyage à Los Angeles. Elle a accepté tout de suite. De même pour Cody Fern, qui joue le vendeur de cigarettes. Il est également ami avec notre productrice. Le film s'est vraiment fait de manière familiale pendant dix-huit jours, nous étions une toute petite équipe.

Alexandre : Tout s'est déroulé à l'inverse du processus habituel du cinéma industriel. Comme si on tournait entre amis le week-end. On a retrouvé la motivation première de faire du cinéma, à la marge du système et de l'industrie.

Maxime, il paraît que vous êtes rarement complètement satisfait de vos films. Quelques mois après sa sortie québécoise, comment vous sentez-vous par rapport au *Déserteur* ?

Maxime : Je crois que c'est la toute première fois que je suis complètement fier d'un de mes films. Je suis très exigeant envers moi-même. J'adore les autres, j'en suis fier aussi, mais là, pour la première fois, je l'accepte tel qu'il est. Je n'ai aucun regret. Il n'est pas parfait, bien sûr, mais on est allés au bout de ce qu'on voulait faire et de ce qu'on pouvait faire avec le temps, les moyens et le sujet dont on disposait.

maxime giroux



Maxime Giroux a réalisé plusieurs courts métrages, dont *Le Rouge au sol* et *Les Jours*. Ces films ont été projetés dans plus d'une cinquantaine de festivals et ont remporté une quinzaine de prix internationaux.

Son premier long métrage, *Demain*, est en Compétition Officielle à Turin et a obtenu la Mention Spéciale du Jury à Tübingen.

Son deuxième long métrage, *Jo pour Jonathan* est en Compétition au Festival de Locarno en 2010, puis présenté dans plus de quarante festivals.

En 2013, Maxime Giroux réalise le court métrage *La Tête en bas*.

En 2014, il termine son troisième long métrage, *Félix et Meira*. Le film gagne le Prix du Meilleur Film canadien au Festival de Toronto et est sélectionné en Compétition Officielle à San Sebastian. Il voyage ensuite dans près d'une centaine de festivals où il obtient une vingtaine de prix. Le film sort en salles dans plus de trente-cinq territoires - dont la France le 4 février 2015. En septembre 2015, le film est choisi pour représenter le Canada aux Oscars.

Le Déserteur est son quatrième long métrage : la première mondiale a eu lieu en septembre 2018 au Festival de Toronto.

liste artistique

Martin Dubreuil

Romain Duris

Sarah Gadon

Reda Kateb

Cody Fern

Soko

Buddy Duress

Luzer Twersky

Philippe

Lester

Helen

Hector

Vendeur itinérant

Rosie

Concurrent

Client

liste technique

Réalisation

Production

Maxime Giroux

Sylvain Corbeil

Nancy Grant

Scénario

Simon Beaulieu

Alexandre Laferrière

Maxime Giroux

Direction de la photographie

Conception visuelle

Direction artistique

Costumes

Montage

Son

Sara Mishara

Patricia McNeil

Sylvain Dion

Patricia McNeil

Mathieu Bouchard-Malo

Stephen de Oliveira

Frédéric Cloutier

Luc Boudrias

Musique originale

Direction de post-production

Olivier Alary

Mélanie Gauthier

Julien Tremblay

Production exécutive

Neva McIntosh

Eric Connelly

Maxime Giroux

Danelle Eliav